

Philippe Forest

SHAKESPEARE

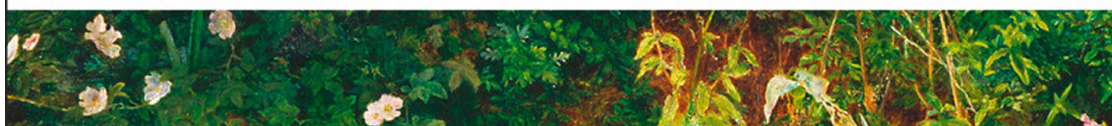


Quelqu'un,
tout le monde
et puis personne

Flammarion D'APRÈS

Philippe Forest

SHAKESPEARE



Quelqu'un,
tout le monde
et puis personne

Flammarion D'APRÈS

Philippe Forest

SHAKESPEARE

Quelqu'un, tout le monde
et puis personne

Flammarion D'APRÈS

Philippe Forest

Shakespeare

Quelqu'un, tout le monde et puis personne

Flammarion D'APRÈS

Collection dirigée par Colin Lemoine

© Éditions Flammarion, Paris, 2025.

ISBN numérique : 978-2-0804-5663-2

ISBN du pdf web : 978-2-0804-5661-8

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0804-5607-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

De William Shakespeare, on sait tout, c'est-à-dire à peu près rien. À moins que ce ne soit l'inverse. Car que sait-on, au fond, de la vie d'un homme ? Que peut-on en rapporter ? Comment dessiner le portrait de cet auteur, immense, quand ses traits sont ceux de tous – autant que ceux de personne ? Une vie suppose des faits et des gestes. Ils sont tous là. Une vie s'étoile de mots. Ils sont partout. « Words, words, words », dit Hamlet : Philippe Forest sait le vertige des phrases et le mirage de l'identité, quand nous n'avons rien en propre.

Partant, cet essai est une vie de Shakespeare, par-delà la vérité.

Philippe Forest est né en 1962. Ses ouvrages sont publiés aux Éditions Gallimard, parmi lesquels son premier roman, *L'Enfant éternel*, en 1997, et son dernier, *Et personne ne sait*, en 2025.

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard
Romans

L'Enfant éternel, coll. « L'Infini », 1997, Folio n° 3115, 1998
Toute la nuit, coll. « Blanche », 1999
Sarinagara, coll. « Blanche », 2004, Folio n° 4361, 2006
Le Nouvel Amour, coll. « Blanche », 2007, Folio n° 4829, 2009
Le Siècle des nuages, coll. « Blanche », 2010, Folio n° 5364, 2012
Le Chat de Schrödinger, coll. « Blanche », 2013, Folio n° 5851, 2014
Crue, coll. « Blanche », 2016, Folio n° 6404, 2018
L'Oubli, coll. « Blanche », 2018, Folio n° 6682, 2019
Je reste roi de mes chagrins, coll. « Blanche », 2019, Folio n° 7427, 2024
Pi Ying Xi. Théâtre d'ombres, coll. « Blanche », 2022
Et personne ne sait, coll. « Blanche », 2025

Essais

Raymond Hains, uns romans, coll. « Art et Artistes », 2004
Tous les enfants sauf un, coll. « Blanche », 2007, Folio n° 4775, 2008
Araki enfin, l'homme qui ne vécut que pour aimer, coll. « Art et Artistes », 2008
Aragon, coll. « NRF Biographies », 2015
L'Université en première ligne. À l'heure de la dictature numérique, coll. « Tracts », 2020
Éloge de l'aplomb et autres textes sur l'art et la peinture, coll. « Art et Artistes », 2020
Napoléon. La fin et le commencement, coll. « L'esprit de la cité », 2020
Beaucoup de jours d'après Ulysse de James Joyce, 2022
Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke, 2023

Aux Éditions Cécile Defaut

La Beauté du contresens et autres essais sur la littérature japonaise, Allaphbed 1, 2005

De Tel Quel à l'Infini, nouveaux essais, Allaphbed 2, 2006

Le Roman, le réel et autres essais, Allaphbed 3, 2007

Haiku, etc. Suivi de 43 secondes, Allaphbed 4, 2008

Le Roman infanticide : Dostoïevski, Faulkner, Camus, Essais sur la littérature et le deuil, Allaphbed 5, 2010

Beaucoup de jours d'après Ulysse de James Joyce, coll. « Le livre/la vie », 2011

Ôé Kenzaburô. Légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais, 2012

Vertige d'Aragon, Allaphbed 6, 2012

Retour à Tokyo, Allaphbed 7, 2014

Chez d'autres éditeurs

Philippe Sollers, Seuil, coll. « Les contemporains », 1992

Camus, Marabout, 1992

Le Mouvement surréaliste, Vuibert, 1994

Textes et labyrinthes : Joyce/Kafka/Muir/Borges/Butor/Robbe-Grillet, Éditions Inter-Universitaires, 1995

Histoire de Tel Quel, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1995

Près des acacias. L'autisme, une énigme, en collaboration avec Olivier Menanteau, Actes Sud, 2002

L'Enfant fossile, Musée des Confluences/Éditions Invenit, 2014

Le Deuil, entre le chagrin et le néant, dialogue avec Vincent Delecroix animé par Catherine Portevin, Philosophie Éditions, 2015, « Folio » n° 6307, 2017

Une fatalité de bonheur, Grasset, coll. « Vingt-six », 2016

Les Grands Entretiens d'Art Press, Art Press, 2016

Rien que Rubens, RMN, coll. « Cartels », 2017

Après tout, entretien avec Jean-Marie Durand, Presses universitaires de France, coll. « 100 ans », 2021

Rien n'est dit. Moderne après tout, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2023

« Shakespeare ressemblait à tous les hommes, sauf en ceci, qu'il ressemblait à tous les hommes. Au fond de lui-même, il n'était rien, mais il était tout ce que sont les autres, ou tout ce qu'ils peuvent être. »

Jorge Luis Borges, « De quelqu'un à personne », *Autres
inquisitions*

Shakespeare

Quelqu'un, tout le monde et puis personne

De lui, on a dit qu'il ressemblait à tous les hommes.

Pareil à chacun et semblable à n'importe qui.

Sauf en ceci, précisément, qu'il ressemblait à tous les hommes.

Tour à tour et en même temps.

Pareil à chacun et, en cela, identique à nul autre.

Seul, de tous les hommes, à porter sur son visage les traits de n'importe qui mais sans qu'aucun de ces traits, sur son visage, pourtant, ne lui appartienne en propre.

Quelqu'un, tout le monde et puis personne.

PROLOGUE

C'est son histoire que je raconte.

Pas la mienne.

Je raconte son histoire mais, faute de savoir faire d'une autre façon et puisqu'il n'est pas possible de procéder d'une manière différente, je lui donne l'allure d'un conte semblable à ceux dont s'enchantent les enfants et dont, jamais, ils ne se lassent. Il était une fois... Tout cela se passait ailleurs et autrefois, très loin et il y a très longtemps. Pour de vrai et pour de faux, pour parler comme parlent les tout-petits. Pour de vrai ou pour de faux, nul ne saurait plus le dire désormais et, d'ailleurs, personne ne s'en soucie vraiment.

Je raconte son histoire mais, bien sûr, faute de pouvoir procéder d'une autre manière et puisque l'on ne saurait faire d'une façon différente, j'y mets aussi un peu de la mienne. Je me faufile à l'intérieur de la fable. Lorsqu'elle parle d'un autre, elle parle pourtant de moi. Je n'y prends que le peu de place dont j'ai besoin et à laquelle, autant qu'un autre, ni plus ni moins, j'ai droit. Tout a lieu ici et aujourd'hui. Toujours. Et chacun sait bien qu'à une semblable histoire il faut autant de vrai que de faux, n'ignorant pas que, du vrai et du faux, elle contient pareille part.

Une vie, sa vie, la vie. C'est ce que l'on attend d'un livre. Quel que

soit l'âge auquel on le lit. Hier ou aujourd'hui. Enfin, moi, à un livre, au fond, je n'ai jamais rien demandé d'autre. Petit, j'en possédais beaucoup. Je passais tout mon temps avec eux. Dans mon lit, au pied de la bibliothèque dont je les avais descendus, ils m'entouraient et j'aimais le cercle magique au centre duquel j'avais trouvé asile – sans pressentir que, un jour, pour le meilleur ou pour le pire, je ne pourrais plus vraiment en sortir.

Avant moi, ces livres avaient appartenu à mes aînés, à mon frère, à mes sœurs, à ma mère peut-être. Après la guerre (je parle de la Grande, de la Première), ses propres parents, les parents de ma mère, délaissant l'école où ils avaient été instituteurs, renonçant à s'installer à Paris, avaient ouvert une librairie à Mâcon, la ville où ils vivaient. Et après la guerre (je parle cette fois de la Seconde, de la suivante), ils l'avaient vendue. Mon grand-père – que je ne n'ai jamais connu – eut le privilège d'appartenir à cette génération qui fit deux fois la guerre. Anarchiste et antimilitariste, il finit ironiquement sous l'uniforme médaillé d'un héroïque officier. Revenu à la vie civile, ayant renoncé à sa librairie, il n'abandonna pas tout à fait le commerce des livres. Il travailla encore quelques années comme représentant pour le compte de quelques éditeurs parisiens au catalogue desquels appartenaient tous les ouvrages qu'au retour de ses tournées il offrait à ses petits-enfants.

Je ne me rappelle plus exactement lesquels, bien sûr. Tout se mélange dans ma tête et il n'y a rien à quoi je me fie moins que ma mémoire. Des albums illustrés, des recueils de contes, de légendes, d'histoires de toutes sortes tirées de la Bible, de la mythologie, de la littérature ou du folklore et adaptées afin de plaire aux plus jeunes lecteurs. Mais aussi, et je m'en souviens exactement, des livres, déjà un peu désuets à l'époque où je les lisais, qui, à l'intention des enfants et afin qu'ils leurs servent de modèles, relataient la vie de quelques

grands hommes : des rois et des guerriers, des explorateurs et des inventeurs, des savants, des artistes, des écrivains

J'aimerais bien pouvoir écrire, naturellement, que parmi tous ces livres il en figurait un, peut-être la traduction de celui qu'écrivit Charles Lamb, qui tournait pieusement en de pittoresques et édifiantes fables pour les enfants le drame du prince d'Elseneur, du Maure de Venise et des amants de Vérone ou un autre qui rapportait ce qu'avait été l'existence de l'homme de l'imagination géniale duquel, aux côtés des sorcières de la lande et des fées de la forêt, jadis, toutes ces créatures étaient nées. J'aimerais pouvoir l'écrire mais, si je dois être honnête, je n'en suis plus très sûr, je ne m'en souviens plus. Je crois plutôt qu'un tel livre, enfant, je ne l'ai jamais lu. Et c'est peut-être pourquoi, aujourd'hui, je l'écris. Afin qu'il existe enfin et que, avant qu'il soit trop tard, je puisse un peu le lire.

Enfant, faute d'une vie à soi, on est avide de savoir ce que fut la vie des autres. On veut croire qu'on vivra comme ils ont vécu. Petit, on s'imagine ainsi pareil aux grands personnages dont les livres illustrés nous racontent l'histoire. Heureux ou malheureux, triomphant de l'adversité ou succombant à la fatalité, ils ont suivi jusqu'au bout le chemin que le destin avait tracé pour eux. Ils avaient fait ce qu'il fallait de manière que s'accomplisse la mystérieuse mission pour laquelle ils avaient été mis sur la terre.

Enfant, aux autres, on prête une existence qu'ils ne possèdent pas. Et le savoir qui va avec. Il faut beaucoup de temps, le temps de la vie – qui, pourtant, est si courte –, afin de comprendre qu'il n'en était rien. Et qu'au soir de son existence, quoi qu'il ait accompli, chacun se retrouve aussi démunie qu'un autre et ne possédant de la vie que le sentiment qu'ainsi, sans rien signifier, elle s'est finalement enfuie.

Première partie

Au soir de son existence, je me le représente...

“Go, play, boy, play: thy mother plays, and I
Play too, but so disgraced a part, whose issue
Will hiss me to my grave: contempt and clamour
Will be my knell.”

A Winter's Tale

Au soir de son existence, je me le représente. C'est au soir de son existence, de préférence, que je me le représente. Ma prédilection, sentimentalement, va au vieil homme qu'il est devenu. Moins âgé, cependant, que moi. C'est juste. Quand j'y réfléchis maintenant. Si j'y réfléchis maintenant. Moi qui viens d'avoir soixante ans. Plus vieux, pourtant. Si l'âge, pour chacun, se mesure non pas d'après le temps qui s'est écoulé depuis le moment de sa naissance mais selon celui qui s'écoulera jusqu'au moment de sa mort. Alors, il faudrait calculer à l'envers, calculer en comptant les années à partir de la dernière plutôt que de la première. Et même si la chose est naturellement impossible puisque nul, bien sûr, ni lui ni moi, ne connaît son heure, ne la connaît tant qu'elle n'a pas sonné. De sorte que personne ne peut jamais dire, en vérité, l'âge qu'il a.

Vieux, il l'est pourtant. Autant que moi. Peut-être davantage. Il l'est dès lors que c'est derrière lui qu'il voit sa vie. S'il pose sur elle son

regard. Mais ce n'est pas le cas, je crois. Le passé ne lui importe plus. Il ne lui a jamais accordé davantage que la distraite attention qu'on lui doit. Il prend plutôt un plaisir pur au vide qu'il contemple et duquel il n'attend rien. Rien sinon ce contentement qu'au théâtre, il s'en souvient, l'on éprouve face à la scène lorsque sur elle l'obscurité s'est faite, maintenant que les acteurs l'ont quittée, que la salle s'est désemplie, les accessoires rangés, les comptes faits à la caisse.

Le spectacle a cessé. Tout peut s'en retourner à la quiétude du sommeil et à la splendeur de la nuit. Adossé à la mort, secourable, contre laquelle, soulagé, il appuie son corps épaissi et fatigué. Le visage tourné en direction du jardin, vers l'horizon qui trace son trait entre le ciel et la terre et qui départage le vert du bleu. Comme il est semblablement adossé, je l'imagine, à l'un des murs de sa maison dans l'ombre fraîche et parfumée de laquelle, les deux pieds dans la pelouse, à deux pas des arbres qu'il a lui-même plantés, protégé du soleil qui décline, il profite du peu de répit que, pense-t-il, il mérite.

Il s'est retiré du monde, il est rentré chez lui, il a repris sa place auprès des siens. De ceux des siens, ils ne sont pas si nombreux, qui lui restent sur cette terre sous laquelle tous les autres furent autrefois enfouis et au plus profond de laquelle ils reposent désormais. Il a renoncé à son métier. Si ce fut un « métier ». Je ne suis pas sûr qu'il aurait dit : « à mon art ». Je ne le pense pas et je porte cette réserve à son crédit. Se parer du titre de poète, il s'en serait amusé, il en aurait ri comme d'une plaisanterie. Ni un artiste ni même un auteur. D'autres que lui, sans se préoccuper de son avis, auront mis parfois son nom sur la couverture d'un livre. Ce qu'il a écrit, il l'a pris à d'autres qui l'avaient écrit avant lui et d'autres encore viendront qui le lui prendront à leur tour. De son vivant, il n'eut pas d'œuvre. Il n'en avait pas vraiment le souci. La chose se fit après lui.

Acteur plutôt qu'auteur – jouant dans des pièces qui n'étaient pas

toujours les siennes ou pas totalement les siennes même si elles étaient aussi de lui et bien que la postérité depuis longtemps lui en attribue l'exclusif mérite. Auteur, à proprement parler, n'est pas un métier. Acteur, pas davantage. Peut-être encore moins. La condition des comédiens n'a rien de très recommandable. Pareille à celle des jongleurs et des acrobates, des cracheurs de feu, des lutteurs ou des montreurs d'ours dont ils partagent la scène, des vagabonds, des vauriens et des voyous avec lesquels volontiers les confondent les braves gens et les bons esprits.

En sens inverse, il a repris la route que naguère il avait suivie. Retournant au point d'où il était parti, reprenant sa place au pays où il avait grandi. La boucle ainsi bouclée. Ce fut sa décision. Ou seulement l'effet du hasard, d'un concours de circonstances sur les conséquences duquel il n'a pas pu ou n'a pas voulu revenir. Une erreur, un malentendu, peut-être. Pas plus. À qui voulait l'entendre, il a dit qu'il en avait assez, il l'a laissé dire autour de lui, la rumeur s'est répandue et il ne s'est trouvé personne, aucun de ses amis, nul parmi ses proches, pas le moindre de ses prétendus admirateurs, pour avoir l'idée ou pour exprimer le désir de le faire changer d'avis. S'arrêter, tout le monde tombait d'accord pour estimer qu'il s'agissait là de la solution la plus sage. Il faut être raisonnable. À son âge. Un jour, il a été trop tard. Ce jour n'est pas venu trop tôt. Il est déjà beau, veut-il croire, qu'il ait tant attendu.

Il n'y pense plus trop. Disons qu'il n'y pense plus que parfois. Dans ses rêves, des rêves de plus en plus nombreux maintenant qu'avec l'âge il dort mal et qu'il se réveille à plusieurs reprises chaque nuit, des rêves idiots, de ceux que tous les hommes font et qui les montrent en de mauvaises postures, ridicules et humiliantes. Dans son cas : il entre sur scène et découvre que la salle est vide ; personne dans le public, une recette nulle et dont il ne pourra rien tirer pour subvenir

aux besoins des siens ou pour rembourser les dettes contre lesquelles ses créanciers exigeront prochainement la rétribution de leur improbable rançon de chair. Ou bien : l'audience lui est unanimement hostile, composée de tous ceux auxquels désormais il doit honteusement donner raison, adversaires, concurrents et détracteurs qui depuis toujours l'envient, le calomnient et qui dénoncent, comme s'il s'agissait d'une pitoyable imposture, le succès très relatif et superlativement passager qu'il a provisoirement connu. Ou encore : du monde est là, le beau monde auquel il n'appartient pas tout à fait, la reine ou le roi, les nobles et les notables, les riches et les puissants devant lesquels il doit accomplir sa piètre besogne de pitre. Mais il ne se rappelle plus son rôle, il bredouille et il cherche ses mots. En prime, on l'a affublé d'un costume qui n'est pas le sien, peut-être l'une de ces robes que portent dans ses pièces les jeunes garçons afin de passer pour de jeunes filles qui, à leur tour, se déguiseront en garçon, un costume trop étriqué pour la corpulence qu'il a acquise avec les années et dans lequel il semble si grotesque que, à sa plus grande confusion, de la salle, des rires et des huées, des quolibets montent vers lui. Le monde est un théâtre où, sans doute, tous les hommes jouent, mais lui c'est si mal qu'il joue et dans un si mauvais rôle que bientôt on le sifflera, souffle-t-il, jusqu'à la tombe.

Mais même les mauvais rêves lui procurent, je pense, un semblant, un soupçon de plaisir. Ils lui rendent un peu de ce qu'il a perdu. Comme si le spectacle n'était pas encore tout à fait terminé. Comme si, en dépit de la pauvre apparence qu'il prend dans ses rêves, il recommençait chaque nuit. C'est ainsi, dit-on, que l'on revoit sa vie lorsque l'on va mourir. À la dernière scène du dernier acte ou bien juste avant, des spectres sortent de l'ombre afin de tourmenter le roi auquel ils demandent raison de ses fautes, de ses crimes. Mais lui, il n'est pas un roi, il n'a commis aucun crime, en tout cas aucun de ceux

que l'on punit ainsi, il ne possède pas de royaume qu'il puisse, afin de s'enfuir, échanger contre un cheval. Et, s'il lui faut l'avouer, il trouve un certain soulagement aux spectres quand, lui tenant un peu compagnie, ils viennent le saluer, le saluer lorsque le soir tombe et qu'il s'en vient s'ensevelir dans la nuit.

D'ailleurs, il ne va pas mourir tout de suite, il lui reste encore un peu de temps à vivre.

Quelques mois, quelques années, je crois.

Autant qu'à moi.

À tout cela qui fut sa vie et qui ne se déroula
nulle part ailleurs que sur une scène...

"In sweet music is such art,
Killing care and grief of heart
Fall asleep, or hearing die."

Henry VIII

À tout cela qui fut sa vie et qui ne se déroula nulle part ailleurs que sur une scène, il ne peut pas tout à fait ne plus penser pourtant. Dès qu'il pense, dès qu'il parle. Car la manière même dont il pense, dès qu'il pense, fut la manière même dont il parlait, aussitôt qu'il parlait quand, dans sa vie d'avant, dans l'un ou l'autre de ses rôles, il récitait telle ou telle des tirades qu'il avait écrites, qu'il avait apprises, qu'il déclamait.

Toujours, sa pensée a pris l'apparence de sa parole. Ce fut sa façon à lui. Il n'en connut pas d'autre. Il pensait en parlant et c'est en parlant qu'il pensait. Autrefois, sans même y réfléchir, la chose devenue pour lui naturelle, avec la plus extrême facilité, avec la plus formidable des facondes, il fabriquait ainsi ses phrases, leur donnant la forme à l'intérieur de laquelle, aujourd'hui, se glisse encore chaque phrase nouvelle qu'il fait, qu'il fait depuis qu'il n'écrit plus et chacune des pensées qu'elle exprime désormais.

Tout le bruit de la vie.

La vie qui ne veut jamais rien dire mais à laquelle, pourtant, on ne peut s'empêcher de prêter le peu de sens qu'elle possède peut-être. Tous les sons qui sortent du sol ou qui descendent du ciel, la musique dont l'amour, a-t-il écrit, se nourrit. Le chant répété de l'oiseau quand l'aube vient, celui du ruisseau qui roule ses cailloux dans son lit et celui de la source lorsque vocalise sa gorge, le souffle du vent s'il tourne à la tempête et qu'il agite les toitures des maisons ou bien les branches des arbres, le cataclop dont retentit le pavé de sa rue sous le pas, lourd et lent, sous le pas, lesté et léger, d'un cheval qui passe, qui se rapproche ou qui s'éloigne.

Le battement de son propre cœur qui frappe sur le tambour de son torse.

Tout cela, encore et toujours, sonne à ses oreilles comme l'un de ces vers non rimés dont la blancheur vibrait dans le vide, comme l'un de ces pentamètres dont ses pièces étaient pleines. Quand il se parle à lui-même, quand c'est aux autres qu'il parle, il se surprend, malgré lui, obéissant à leur cadence, à en respecter le rythme plus ou moins régulier. Comme un air qu'il fredonne, l'air vaguement d'une vieille mélodie que l'on ne réussit pas à se sortir de la tête et sur laquelle viennent d'elles-mêmes se placer des paroles, peu importe lesquelles.

Des mots, des mots, des mots. Ce que fut leur querelle, ce qui en fait la matière, il ne l'a toujours pas découvert, bien sûr. Personne n'y parvient. Il sait qu'il ne le saura jamais. Mais au moins il connaissait le moyen de faire passer de l'un à l'autre le soyeux ruban moiré de ses phrases. Du miel, disait-on, de ses mots. Suaves et sucrés, avec leurs syllabes dont les consonnes tintent, claquent, sifflent ou chuintent. Elles se succèdent et se répondent comme les notes, blanches et noires, sur la portée que l'instrumentiste lit, qu'il suit et que, les liant les unes aux autres, passant des unes aux autres, ses doigts transforment en

musique. Chaque mot en appelant un autre selon toutes les règles de la rhétorique. Des figures qui unissent les mots aux mots, les choses aux choses, les mots aux choses et les choses aux mots, selon le sens ou bien selon le son des uns et des autres. Procurant ainsi l'impression qu'une harmonie et une mélodie existent là où tout, pourtant, n'est jamais que vacarme, chaos – avec le silence enfin puisque, sur la scène, seul, il reste.

Jamais, il n'a pu complètement désapprendre le langage que, sans en avoir vraiment eu conscience, sans maître ni manuel, sans même un modèle ou à peine, jeune homme, il s'était spontanément enseigné à lui-même. Vieux comme il l'est maintenant, il continue à le parler sans qu'il y soit pour rien. Les mots s'assemblent, qui forment des phrases. Des phrases auxquelles les accents que son parler possède procurent l'apparence de vers. Des vers qui ne demanderaient qu'à former les strophes d'un dernier sonnet ou qui, mis dans la bouche d'un personnage de plus, prendraient leur place dans une pièce nouvelle. Tout cela s'écrit sans problème si cela en valait encore la peine. Mais de la chanson, il lui reste seulement l'air duquel sortent des paroles et leur signification compte moins que la manière dont, mettant un peu de matière entre elles, parfois elles lui paraissent apaiser un peu la querelle que les mots et les choses toujours entretiennent.

Il a su, il le sait, ne pas succomber encore au dénouement sanglant qui fut celui de toutes ses tragédies. Le dernier acte, il le sait aussi, le dernier acte viendra forcément. Il ne tardera plus trop. Chacun doit une mort à Dieu. Pour ce mot, le mot « mort », il y aura, il y aura eu un moment. La fin puisqu'il le faut et que cela fut écrit. Mais il n'a toujours pas pu profiter non plus de la résolution heureuse à laquelle parvenaient ses comédies. Ceux qui avaient été séparés, elles les réunissaient et elles célébraient ainsi le recommencement de la vie.

Cela n'a pas eu lieu non plus. Autant que vous ou moi, pourtant, il aurait bien voulu. Mais une semblable conclusion, il doute de la connaître jamais. C'est trop tard, sans doute. D'ailleurs, ce ne fut jamais, il en convient, qu'une illusion à laquelle il fit semblant de croire. Afin de pourvoir d'un sens à la fin ce qui, dès le début, s'en trouvait désespérément dépourvu. Et seule lui reste la routine de ce refrain qui tourne dans sa tête, qui bruisse dans sa bouche, auquel personne à part lui ne peut plus prêter l'oreille et qui le berce avec bienveillance tandis qu'autour de lui, tout, tout doucement, se tait.

Il fut semblable à tous les hommes...

“And since you know you cannot see yourself
So well as by reflection, I, your glass,
Will modestly discover to yourself
That of yourself which you yet know not of.”

Julius Caesar

Il fut semblable à tous les hommes, a déclaré de lui Hazlitt. Sauf en ceci qu'il leur était semblable, a ajouté Borges. Il ne ressemble à personne. Il ressemble à tout le monde. Car chacun est pareil à lui. On ne possède de lui aucune image. Aucune, en tout cas, à laquelle on puisse vraiment se fier et où s'exprimerait quoi que ce soit de singulier. S'il revenait, on ne le reconnaîtrait pas. On le croiserait dans la rue sans jamais se dire : « C'est lui. » À supposer que quiconque se soucie seulement de le savoir et se souvienne encore de l'homme qu'il fut. Il passerait parmi nous – peut-être est-ce le cas – sans que personne ne lui prête attention. Content plutôt, je crois, qu'on ne le remarque pas. Il continuerait son chemin, plus loin, ou bien il s'arrêterait dans un coin.

Dans la profondeur populeuse d'une cité semblable à celles où nous vivons ou bien du côté de quelque solitude sylvestre au sein de laquelle sous le regard des fées passent des princes, campent des

bergers et où des troupeaux paissent auprès d'un pré ou bien au cœur d'une clairière, se pavanant parmi les ors et les pourpres d'un palais prodigieusement paré, dormant à même la paille d'une auberge abritant sous la lune changeante le seul sommeil d'une unique nuit, sur la cime d'une citadelle battue par les vents et dont les remparts trempent dans le froid de la mer, forteresse que lèche et tourmente l'eau des lancinantes vagues jetées par la marée montante à l'assaut du rivage.

Semblable à ce spectre dont, nous dit-on, sur la scène, il interpréta le rôle. Ayant renoncé cependant, avec les siècles, à se manifester auprès de lointains enfants qui n'auront pas été les siens – qui ne seront pas les siens puisque le sort le priva de toute descendance durable –, des enfants nés d'autres lits, issus d'autres lignées, portant d'autres patronymes que le sien et desquels, en conséquence, il n'est nulle compassion qu'il puisse exiger, pas de sang duquel leur demander le dû, pas de prière à leur adresser pour apaiser sa colère et pour hâter l'inexorable moment de son salut. Invisible à leurs yeux. C'est-à-dire : aux nôtres. Sinon sous la forme de ce fantôme familial qui hante les tréteaux, ne possède pas d'autre domicile que les loges où il se déguise et où il se maquille, revêtant une allure à chaque fois nouvelle et qui pourtant n'est pas moins la sienne, pas davantage non plus, que celle que les autres lui prêtent lorsque le spectacle cesse et que, poussant la porte de son théâtre, il se perd parmi la foule des rues. Une ombre condamnée à parcourir la nuit et qui ne revendique nul autre refuge que celui, provisoire et pourtant perpétuel, que lui accordent les coulisses d'un possible purgatoire.

Facilement, son apparence, on la confond avec celle d'un autre. Le premier venu lui est toujours comparable. Une gravure, un tableau sur lesquels il figure est pareil à un miroir qui ne montre rien et dans le cadre duquel ne se réfléchit jamais que le visage de celui qui s'y

contemple. Faire son portrait, si la chose était possible, reviendrait à faire le nôtre. Bien sûr, il en va toujours ainsi. Puisque c'est son propre portrait que l'on peint toujours lorsque l'on peint le portrait d'un autre. Ce que je fais, naturellement. Mais, avec lui, il y a davantage. S'il est bien, comme Hazlitt et Borges l'ont dit, la somme de tous les hommes. Tout le monde et puis n'importe qui. Banal, je veux bien. Mais, du coup, avec un air de famille – lui qui n'en fonda vraiment aucune – tel qu'il n'est personne qui ne puisse passer pour l'un de ses proches ou pour l'un de ses lointains parents, personne qui ne soit même tenté de reconnaître en lui, là où la comédie des erreurs sévit, son jumeau, son double, son sosie. Se retrouvant en lui. Retrouvant en lui ce rien que, seul, tous les vivants possèdent en commun et qui, formidablement, les fait frères.

De lui, de lui qui est semblable à nous, à qui nous sommes semblables, pareillement, on ne peut parler qu'avec des mots qui furent d'abord les siens. Ce que je fais aussi. Ce que je fais déjà. Mimant ses mots. Plagiant ses paroles. Fabriquant des phrases à sa façon. Avec l'emphase qu'il faut et qui seule, décemment, convient à la solennité de ses sentences, à la munificence de ses maximes, à la splendeur de ses périodes. En tout cas, c'est le parti que je prends. Mimant maladroitement ses mots, plagiant petitement ses paroles, les faisant fallacieusement retentir comme il le fit. Copiant son phrasé dans une langue qui ne fut pas la sienne mais en laquelle, en prose autant qu'en vers, on peut produire à peu près les mêmes effets. Faisant chanter les voyelles et tinter les consonnes. Laissant aux quelques pauvres figures qu'enseigne la rhétorique le soin de relier les unes aux autres les apparences du monde afin qu'elles professent un semblant de sagesse. Et même si, bien sûr, à ce jeu-là, les pierres précieuses ne possèdent plus que l'éclat vain de la verroterie. Pas davantage. Car, sauf exception, seule circule la fausse monnaie des

mots, celle qui rutilé pour rien et qui sonne creux, indispensable cependant au commerce que chacun entretient avec la vérité de sa vie, sa vie à laquelle il n'est pas de raison alors de refuser le relatif clinquant, les reflets tapageurs qui, avant que tout s'éteigne, un instant, la feront scintiller dans le soir.

À quoi bon, autrement ? C'est le parti que je prends. Après lui, d'après lui. Mettant ses mots dans les miens, l'inverse aussi, comme lui-même, sans scrupule ni vergogne, il avait mis les siens dans ceux d'autrui, les mots d'autrui dans les siens, prenant partout son bien, le dilapidant somptueusement afin que chacun, ensuite, se serve en lui à sa guise et en profite comme il lui plairait. Il a tout dit. D'autres, déjà, l'avaient fait avant lui. D'autres, encore, l'auront fait après lui. Et cela n'est pas fini.

De la vie, il est vrai qu'il y a si peu à dire. On en a vite fait le tour. Quelques décennies et c'est tout. Pour signaler le peu qu'elle signifie, quelques phrases suffisent. Il les a écrites. Les répéter serait bien assez. Ce que je fais encore. Depuis le début. Elles concernent tous les hommes. Il n'en est aucun à qui elles ne s'adressent. Chacun les prend pour lui. Elles lui confient le secret de sa vie. Mais nul ne peut se défendre de l'idée que, pourtant, elles lui viennent de celui qui, autrefois, semblable à tous les hommes sauf en ceci qu'il leur était semblable, les prononça d'abord.

Longtemps, cependant, il n'a pas eu de vie...

"Words, words, words."

Hamlet

Longtemps, cependant, il n'a pas eu de vie. Personne n'aurait eu l'idée étrange de lui en prêter une. Il n'aurait pas eu de raisons sérieuses de prétendre à un pareil privilège que seuls quelques-uns, au nom de ce qu'ils sont, se réservent à juste titre. À quoi lui aurait-elle servi ? De son vivant, n'en ayant pas l'usage, il avait très bien su s'en passer. Une poignée d'anecdotes éparses, sans doute, en tenaient lieu autour de lui. Elles passaient de main en main comme de la menue monnaie à laquelle nul n'aurait accordé la valeur durable de ces choses plus ou moins précieuses que l'on laisse aux suivants et que l'on lègue aux siens. Comme ces petits récits que l'on se raconte en famille ou entre amis, dont on en arrive très vite à ne plus se les rappeler très bien, dont on se met insidieusement à douter, que nul ne peut plus précisément dater ni situer les uns par rapport aux autres, qui n'ont cours que dans le cercle intime où ils circulent et au sein duquel, fatalement, à la fin, ils s'éteignent.

Des mots, encore et toujours. Mais sans rien qui les relie les uns aux autres. Sans que, se suivant selon le fil des phrases, ils forment jamais une histoire semblable à celles que, dans ses pièces et dans ses

poèmes, il avait prêté à ses personnages. Des déesses et des dieux, des sorcières et des fées, des reines et des rois, des guerriers, des courtisanes, des sages et des fous, de vilains vieux messieurs et de gentilles jeunes demoiselles ou bien l'inverse, des hommes et des femmes qui tour à tour se suivent ou se fuient, s'aiment et se haïssent, s'accordent leur confiance et puis la trahissent, des pères et des mères, des fils et des filles, des pères avec leurs filles et des mères avec leurs fils, des frères et des sœurs, tous livrés aux mêmes passions, de celles dont l'on pleure et desquelles l'on rit.

Les uns, ceux dont chacun croit qu'ils ont réellement existé, il les avait pris dans des livres anciens ou dans de vieilles chroniques qui, parlant du passé, possédaient déjà depuis longtemps l'improbable apparence des légendes. La vérité pour laquelle ces annales d'autrefois portaient témoignage présentait pour lui la pure semblance que contiennent les fables. Les autres, ceux à l'existence desquels nul n'est censé sérieusement croire, étaient sortis de son imagination. Ou, le plus souvent, de l'imagination d'un autre. Car, autant que dans les livres dont on dit qu'ils rapportent la réalité, il aimait puiser sa matière dans ceux dont on sait bien qu'ils en inventent une autre à la place.

Je ne suis pas bien sûr d'ailleurs qu'il ait su faire la différence entre eux. S'il la faisait, il n'en tenait pas compte. Il considérait du même œil Plutarque et Ovide, Sénèque et Suétone, Holinshed et Monmouth, allant leur prendre leurs personnages dont il lui importait peu qu'ils aient été ou pas. Le résultat était le même. Tous à guerroyer sous les remparts de Troie, de Dunsinane ou de quelque autre forteresse semblable, tous à se haïr ou à s'aimer pareillement dans telle ou telle cité d'Angleterre, d'Italie, de France, d'Illyrie, de Sicile ou bien de Bohême où il lui plaisait de situer ses intrigues. De toutes les manières, où qu'ils aient lieu, ses récits se déroulaient sur la seule

scène de son théâtre où, même aux fables, son art donnait l'allure du vrai, cette allure que possèdent en partage tous ceux dont il racontait l'histoire. Pour la seule et simple raison qu'ils possèdent une histoire – lui qui, pour son propre compte, n'en possédait pas.

Certainement, il avait vécu...

“The web of our life is of mingled yarn, good and ill together.”

All's Well That Ends Well

Certainement, il avait vécu. Encore que d'aucuns en doutent pour lesquels il n'exista pas. Laissons-les de côté pour l'instant. Il était né et il allait mourir. L'eau du baptême avait coulé sur son front et, déshabillés de sa chair, ses os reposeraient dans le sol sanctifié de sa propre paroisse. Aux yeux d'un vrai croyant, rien d'autre ne compte. Aussi sceptique que fût sa foi. Catholique, peut-être ? « Il mourut papiste », a-t-on insinué à son sujet. Athée, pourquoi pas ? Pourvu que ce mot ait eu alors un sens. Ce qui n'est pas certain. Mais avec la conviction que rien ne vaut dans cette vallée de larmes au sein de laquelle tout s'écoule, le fleuve du temps ruisselant jusqu'à se perdre dans l'immensité d'une mer à l'eau opaque sous l'écume, dans l'épaisseur glauque et grise d'un océan qui n'est jamais que néant et dont les courants ne conduisent nulle part sinon du côté des rivages qu'ils battent et sur les récifs desquels ils se brisent. Rien sinon cette autre vie qui réduit à rien ce que l'on prend plutôt – tant qu'elle dure, aussi peu qu'elle dure – pour la vie, rien d'autre que cette vie seconde qui seule est éternelle comme la nuit en laquelle verse le jour et dans l'obscurité de laquelle sa lumière se répand, cette deuxième vie dont

nul ne sait ce en quoi elle consiste mais à laquelle il faut bien croire, faute d'une autre foi et quelque forme qu'elle prenne.

Il avait vécu. De jour en jour et du matin au soir, il avait eu ses peines et ses plaisirs, ses miettes de misère et des bribes de bonheur. Il avait été la proie de quelques passions desquelles, comme tout le monde, au bout du compte, pour le meilleur ou pour le pire, il s'était plus ou moins dépris. La fortune lui avait souri et le sort ne l'avait pas épargné. Pas de bilan possible. Rien ne serait plus aisé que de procéder au décompte de ses vices ou à celui de ses vertus. Il avait été orgueilleux jusqu'à l'arrogance et modeste jusqu'à l'humilité. Il avait été égoïste, vain, insensible, arriviste, avide et avare. Mais aussi : désintéressé et même prodigue, généreux, charitable, prompt à pardonner, serviable, sentimental davantage qu'il n'aurait fallu. Fidèle et infidèle à qui l'aimait, à qui il aimait. Un mauvais garçon et un brave homme – aurait-on dit, à juste titre, de lui.

Il s'était montré le meilleur des chrétiens et le pire des pécheurs. Même pas. Un peu l'un, un peu l'autre. Selon les moments et parfois en même temps. Au jour du jugement, il ignorait de quel côté pencherait la balance sur laquelle son âme serait pesée. Même si, seul à les connaître dans le solitaire secret de son être, il possédait de bonnes raisons de redouter le pire. Qui n'en a pas ? Pour son salut – duquel, peut-être, il doutait –, il s'en remettait à Dieu – auquel, sans doute, il ne croyait pas. N'espérant rien sinon du néant qui l'attendait ou du pardon qu'il implorait. Pas pour les petites ou pour les grandes fautes qu'il avait commises et dont il voulait croire qu'elles lui seraient remises mais pour la faute première de laquelle avaient dépendu toutes les autres, celle à laquelle condamne notre condition et que rien n'efface hormis la grâce qui nous en délivre.